



HAL
open science

Cadres théoriques et sciences humaines : quelles leçons épistémologiques pour l'urbanisme et l'aménagement?

Céline Bonicco-Donato

► **To cite this version:**

Céline Bonicco-Donato. Cadres théoriques et sciences humaines : quelles leçons épistémologiques pour l'urbanisme et l'aménagement?. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), 2018, 56-1, pp.181-201. 10.4000/ress.4033 . hal-02527821

HAL Id: hal-02527821

<https://hal.science/hal-02527821>

Submitted on 1 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Cadres théoriques et sciences humaines : quelles leçons épistémologiques pour l'urbanisme et l'aménagement?

Theoretical frameworks and human sciences: what epistemological lessons for urban planning?

Auteur - Céline Bonicco-Donato : Université Grenoble Alpes, École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble, Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain.

Mots-clés - concept ; idéal-type ; traduction ; discipline hybride ; incomplétude ; Max Weber.

Keywords - concept ; ideal-type ; traduction ; hybrid discipline ; incompleteness ; Max Weber

Résumé

Dans quelle mesure le travail conceptuel et épistémologique des sciences humaines et sociales en général peut-il pallier le manque d'évidence des cadres théoriques de l'urbanisme dans la recherche française ? Poser cette question ne signifie nullement nier sa spécificité disciplinaire mais revient à engager un dialogue fécond avec les autres sciences humaines et sociales pour mieux comprendre sa place en leur sein. Cet article se propose de présenter la nature et la fonction des cadres théoriques dans les sciences humaines pour mettre en évidence les difficultés épistémologiques de l'urbanisme : s'il les partage avec les autres sciences humaines, elles se voient radicalisées par son caractère hybride, oscillant entre le théorique et l'opérationnel. Nous voudrions examiner la manière dont l'urbanisme peut traduire de manière pertinente dans sa langue la réflexion épistémologique des sciences humaines, envisagée à un niveau général. A cette fin, seront envisagées trois modalités de cette réinterprétation : le braconnage interdisciplinaire, la dérivation constructive et la recherche clinique.

Summary

To what extent can the conceptual and epistemological work of the human and social sciences in general compensate for the lack of evidence of the theoretical frameworks of urban planning in French research? To ask this question does not in any way deny its disciplinary

specificity, but amounts to engaging in fruitful dialogue with other human and social sciences to better understand its place within them. This article proposes to present the nature and function of the theoretical frameworks in the human sciences in order to highlight the epistemological difficulties of urban planning: if it is shared with other human sciences, they are radicalized by its hybrid character, oscillating between the theoretical and the operational. We would like to examine the way in which urban planning can translate the epistemological reflection of the human sciences at a general level into its own language. To this end, three modalities of this reinterpretation will be considered: interdisciplinary poaching, constructive diversion and clinical research.

Alors que le terme « urbanisme » a été forgé par Cerdá en 1867 dans son ouvrage *Théorie générale de l'urbanisation* (1979 [1867]) et que la Société française des urbanistes est créée en 1911, la reconnaissance institutionnelle de l'aménagement de l'espace comme discipline scientifique à part entière s'avère relativement récente en France. En effet, c'est seulement en 1992 qu'une section lui est consacrée au Conseil National des Universités, ouvrant la possibilité de soutenir des thèses dans ce champ et d'être ainsi qualifié sur une liste d'aptitude d'enseignants-chercheurs développant cette spécialité. Ainsi peut-on noter l'existence d'un décalage entre l'urbanisme comme pratique professionnelle constituée comme telle à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle et l'urbanisme comme champ scientifique dont l'autonomie n'est reconnue que depuis une vingtaine d'années. Si l'organisation concrète de la ville est bien évidemment porteuse de postures et d'enjeux théoriques comme en témoigne l'anthologie dirigée par Françoise Choay (1965) de textes pour la plupart écrits par des praticiens, il n'en demeure pas moins que la reconnaissance de leur légitimité scientifique et de leur autonomie disciplinaire demeure fragile. Comment comprendre cette difficulté ?

En raison précisément du caractère hybride de l'urbanisme qui comprend un versant théorique et un versant opérationnel, de sorte que la production de connaissances possède toujours et inévitablement une articulation avec la pratique. Réfléchir sur l'organisation de la ville implique nécessairement une réflexion sur la manière de la mettre en œuvre, qui n'est pas dénuée de perspectives normatives semblant alors mettre à mal l'exigence de « neutralité axiologique » à laquelle Max Weber dans l'élaboration des connaissances (1965b [1917], p. 420). Ainsi l'analyse théorique emprunte-t-elle un certain nombre de cadres épistémologiques à d'autres disciplines qui se préoccupent également de

l'espace au sens large, comme la géographie ou la sociologie, mais son inévitable articulation à la question du faire, d'une part lui interdit de les reprendre comme tels, ce qui induit un certain nombre de déplacements conceptuels, et d'autre part l'oblige à assumer pleinement la tension entre son inévitable rapport aux valeurs (*Wertbeziehung*) dans la description et l'explication des faits (Weber, 1965b [1917], p. 434), et l'interdiction de formuler directement « ce qui doit valoir » (*op. cit.*, p. 420), c'est-à-dire d'émettre des jugements de valeur (*Werturteile*), faute de quoi elle perdrait son caractère scientifique et deviendrait pure et simple idéologie. Pour cette raison, on peut effectivement parler d'un manque d'évidence de l'épistémologie constitutive de cette discipline (Pinson, 2004, p. 506) et prendre acte d'une relative instabilité de ses méthodes et de ses concepts. Est-ce à dire cependant que la prétention scientifique de l'urbanisme comme discipline soit caduque ? Nullement.

En effet, les difficultés rencontrées par l'urbanisme et l'aménagement se retrouvent dans les sciences humaines et sociales en général, même si elles se voient exacerbées par son caractère disciplinaire mixte, à la fois théorique et pratique. Pourquoi ? Dans la mesure où en s'émancipant de la philosophie au XIX^e siècle, les sciences humaines d'une part se caractérisent par la mise en œuvre de concepts nomades, circulant et s'infléchissant d'une discipline à l'autre, destinés à proposer une approche positive du réel sous forme de théories qui doivent assumer leur incomplétude intrinsèque, de sorte que leur épistémologie se révèle toujours provisoire et d'autre part ne peuvent échapper, comme toute science, à des présupposés axiologiques dans la manière de sélectionner et de constituer l'objet de la recherche empirique (Weber, 1965b [1917], p. 434), et ce d'autant plus qu'elles sont en prise avec la réalité humaine. Ainsi l'appropriation conceptuelle et la dimension axiologique sont-elles constitutives des sciences humaines en général, si bien qu'elles se présentent comme des paradigmes explicatifs toujours instables en proie à une dynamique interne, impliquant des équilibres provisoires et une nécessaire réflexivité sur « les étalons de valeur qui servent à mesurer la réalité » (Weber, 1965a [1904], p. 133) et à guider l'action. *Epistème* relativement jeune, l'urbanisme doit prendre la pleine mesure de la spécificité des cadres théoriques dans les sciences humaines en général pour réfléchir à la manière dont il peut, assumant la spécificité de son hybridité, les interpréter et les traduire dans sa langue pour les faire siens et se consolider comme science consistante et singulière.

1. De la philosophie aux sciences humaines et sociales : quels déplacements épistémologiques pour les concepts ?

Pour répondre à cette question et mettre en évidence que le flou épistémologique de l'urbanisme n'est qu'une version exacerbée de la situation que connaissent toutes les sciences humaines et sociales, sans qu'il faille le déplorer, il est tout d'abord nécessaire de faire une mise au point sur ce que l'on entend par sciences humaines et sociales.

Force est de constater que leur unité est aussi difficile à définir qu'instable. Si elles s'opposent aux sciences de la nature en accordant un statut particulier à l'homme au sein des autres êtres vivants et si elles prétendent l'étudier par le biais de méthodes proprement scientifiques à la différence de discours idéologiques comme le discours religieux, la liste des disciplines pouvant prétendre relever de ce champ se révèle fluctuante. En effet, certaines disciplines, à l'instar de la psychologie ou de l'économie, se voient refusées cette appartenance en raison de leurs liens supposés avec les sciences naturelles ou les mathématiques, et d'autres se voient soupçonnées d'être trop normatives pour pouvoir prétendre à une approche scientifique positive, comme le droit ou la science politique. La donne se complique encore lorsque l'on souhaite opérer une distinction entre sciences strictement humaines et sciences sociales alors que la dimension humaine et la dimension sociale apparaissent inextricablement liées, si tant est que l'homme soit bien un animal politique (Aristote, 1995, p. 29).

1. 1. *Du nomadisme des concepts ou l'usage différencié de notions communes*

Leur unité ne semble pas résider dans l'étude d'un objet commun, l'homme, dont chaque discipline présente une vision et donc un visage si différents qu'il semble difficile de voir là un pôle possible d'unification : l'homme étudié par l'historien en prise avec le contexte économique et l'esprit de son époque a bien peu à voir avec l'homme du psychologue, régi par ses aspirations singulières et les lois de son inconscient. Faut-il alors se tourner vers l'existence d'une méthode commune qui serait un meilleur point de convergence ? Nullement. En effet, non seulement chaque discipline présente des *épistémès* spécifiques tant du point de vue des questions posées que des méthodes et des outils pour y répondre, mais des conflits importants les traversent de manière interne (holisme *versus* individualisme en sociologie, approche comportementaliste *versus* approche psychanalytique en psychologie, privilège de l'événement ou de la longue durée en histoire, etc.). Est-ce à dire qu'il faille renoncer à l'idée d'une quelconque consistance de ce champ et ne lui reconnaître qu'une unité nominative masquant son éclatement réel ?

Malgré leurs manières différentes d'aborder l'humain au sens large, les sciences humaines possèdent un point commun : une capacité partagée à dialoguer les unes avec les autres et à s'emprunter mutuellement des concepts et des perspectives (Hulak et Girard, 2011, p. 10). Autrement dit, l'unité de ce champ certes imparfaite mais néanmoins substantielle, réside dans des concepts communs dont elles font un usage divers pour autant qu'elles doivent les acclimater à leurs propres exigences. De manière remarquable, ces concepts ont été pour la plupart empruntés à la philosophie dont les sciences humaines se sont progressivement émancipées depuis le XIX^e siècle et l'on pourrait citer pêle-mêle : les valeurs et les règles, les symboles et les représentations, l'observation et la causalité, l'événement, etc. Chaque science s'autorisant, bien sûr, par la suite à forger ses propres cadres théoriques en fonction de ses orientations spécifiques, à l'instar du concept de classe ou encore d'exclusion en sociologie qui vont à leur tour naviguer d'un champ à l'autre et irriguer d'autres champs disciplinaires relevant des sciences humaines au sens large, comme l'histoire ou la psychologie. Bref, l'unité du champ des sciences humaines réside dans l'utilisation de concepts nomades transitant et s'infléchissant d'une sous-discipline à l'autre pour aborder par des biais différents et sous des facettes diverses l'objet homme. Dans ces conditions, il convient de se demander ce qu'est un concept en philosophie pour comprendre de quelle manière les sciences humaines peuvent les acclimater à une approche positive du réel et prendre la pleine mesure de cette opération essentielle de traduction, qui doit guider toute réflexion sur la manière dont l'urbanisme doit former ses propres cadres, en assumant sa position spécifique dans ce champ.

1. 2. Des concepts en philosophie

Un concept en philosophie se présente comme une représentation générale permettant de subsumer un ensemble de phénomènes sensibles particuliers en gommant leurs particularités contingentes pour ne retenir que leurs traits communs. Kant dans sa *Critique de la raison pure* en donne une définition particulièrement explicite : « Toute connaissance exige un concept, si imparfait et aussi obscur qu'il puisse être ; mais celui-ci, quant à sa forme, est toujours quelque chose de général et qui sert de règle. Ainsi le concept de corps sert-il de règle, selon l'unité du divers qu'il permet de penser, à notre connaissance des phénomènes extérieurs » (Kant, 2006 [1781], p. 183).

Si certains courants philosophiques, comme les nominalistes au Moyen-Âge (Roscelin, Guillaume d'Ockham, etc.), considèrent que les concepts qu'ils appellent universaux n'existent pas et ne sont que des constructions intellectuelles sans réalité

s'exprimant des mots nous permettant certes de raisonner mais simplifiant de manière outrageuse la réalité (Gilson, 1947, p. 238 *sq.* et 638 *sq.*), la plupart des philosophes admettent que les concepts possèdent une réalité et nous disent l'essence des choses, suivant par là la perspective théorisée par Platon dans sa doctrine des Idées ou des formes. Cette dernière affirme leur caractère réel, immuable et universel : les Idées existent indépendamment des phénomènes sensibles dont elles sont l'archétype. Ils se modèlent sur elles pour les incarner de manière imparfaite. « Il faut reconnaître qu'il y a d'abord la forme immuable qui n'est pas née et qui ne périra pas, qui ne reçoit en elle rien d'étranger, et qui n'entre pas elle-même dans quelque autre chose, qui est invisible et insaisissable à tous les sens, et qu'il appartient à la pensée seule de contempler. Il y a une seconde espèce qui a le même nom que la première et qui lui ressemble, mais qui tombe sous les sens, qui est engendrée, toujours en mouvement, qui naît dans un lieu déterminé pour le quitter ensuite et périr, et qui est saisissable par l'opinion jointe à la sensation (Platon, 1969, p. 430).

S'il est possible de proposer une conception réaliste des universaux ou des concepts moins exigeante que ne le fait Platon, en se contentant d'identifier leur réalité à celle d'une pure forme de l'entendement ou à ce qui résulte d'un acte synthétique de l'entendement subsumant du divers dans une unité (Kant, 2006 [1781], p. 182), il n'en demeure pas moins que selon cette perspective, un concept nous dit ce qu'est véritablement un phénomène en nous permettant de ne retenir de lui que ce qui est essentiel et non accidentel pour reprendre le vocabulaire d'Aristote (2000, p. 180), ou encore de dépasser les apparences pour atteindre la forme ultime des choses dans le vocabulaire de Platon (1966, p. 267 *sq.*) Dans ces conditions, la philosophie semble avoir pour tâche essentielle de découvrir des concepts. L'utilisation qu'elle en fait répond à une exigence qui peut s'énoncer comme suit dans sa version la plus dure d'inspiration platonicienne : atteindre l'essence des choses, ou dans une version plus douce d'inspiration kantienne : proposer une théorie générale permettant de comprendre le fonctionnement du réel.

1. 3. L'émancipation des sciences humaines et ses conséquences épistémologiques

Or les sciences humaines vont présenter un rapport sensiblement différent aux concepts tant dans leurs usages que dans leur élaboration, montrant de la sorte les enjeux épistémologiques qui se jouent dans leur émancipation à l'égard la philosophie. Dans la mesure où les sciences humaines prétendent développer une approche positive du réel, attentive à l'expérience et rejetant toute spéculation métaphysique dans la mesure où elle n'est pas falsifiable (Popper, 1973 [1934]), elles doivent acclimater cette notion de concept à leur

exigence scientifique : un concept, entendu comme une idée générale permettant de cadrer différents phénomènes et donc de travailler sur eux, est un outil théorique et non une réalité ontologique. Il est de l'ordre d'une élaboration intellectuelle possédant une vertu heuristique pour regrouper et comparer des phénomènes distincts mais possédant néanmoins des propriétés communes que le concept fait apparaître en révélant une logique sous-jacente. Son rôle est donc de fournir un modèle d'intelligibilité ou encore un schéma d'interprétation, ce que la notion wébérienne d'idéal-type exprime à la perfection : pure construction, « tableau de pensée », il n'existe pas en tant que tel dans la réalité mais capture ce qu'il y a d'essentiel à un phénomène social en exagérant certains de ses aspects (Weber, 1965a [1904], p. 181).

La revendication de cette approche scientifique des phénomènes humains oblige les sciences humaines à trouver le bon équilibre entre concept général et phénomènes particuliers. Elles ne veulent pas, bien évidemment, suivre la préconisation platonicienne de détourner les yeux de la pluralité du sensible pour remonter au modèle idéal qu'elle imiterait imparfaitement (Platon, 1966, p. 273 *sq.*), mais elles ne peuvent pas non plus prétendre proposer une explication générale d'un phénomène en dehors non seulement de toute perspective contextuelle mais également de toute perspective évolutive, comme pouvait le proposer la philosophie empiriste, notamment anglo-saxonne, représentée par John Locke et David Hume, admettant la réalité de la diversité des phénomènes mais ne l'appréhendant pas dans ses transformations au fil du temps. Ce qui va caractériser les sciences humaines et sociales, c'est la conscience qu'il existe un *hiatus* entre le réel et les outils forgés pour les appréhender, hiatus que Weber qualifie d'irrationnel (1968 [1903-1906], p. 35).

Ainsi toute théorie en sciences humaines et sociales doit-elle assumer son incomplétude intrinsèque et nécessaire pour embrasser et comprendre : ces cadres théoriques représentent les contours des phénomènes d'une manière toujours trop distincte, trop figée et trop simple, eu égard à leur complexité et à leur inévitable évolution :

L'histoire des sciences de la vie sociale est et reste par conséquent une continuelle alternance entre la tentative d'ordonner théoriquement les faits par une construction des concepts – en décomposant les tableaux de pensée ainsi obtenus grâce à un élargissement et un déplacement de l'horizon de la science – et la construction de nouveaux concepts sur la base ainsi modifiée. Ce qui s'y exprime, ce n'est donc nullement qu'on aurait tort de construire en général des systèmes de concepts – car, toute science, même la simple histoire descriptive, opère avec la provision de concepts de son époque. Au contraire, il s'y exprime le fait que dans les sciences de la culture humaine, la construction de

concepts dépend de la façon de poser les problèmes, laquelle varie à son tour avec le contenu même de la civilisation (1965a , [1904] p. 202-204).

A la différence de la philosophie qui fait des concepts des entités réelles dont les événements singuliers ne sont que des incarnations, des copies ou encore des manifestations, les sciences humaines comprennent leurs cadres théoriques comme des outils nécessaires mais toujours susceptibles d'être améliorés et révisés pour cerner au mieux l'infinité inépuisable des phénomènes humains. Ainsi doivent-elles assumer que les concepts qu'elles s'empruntent les unes aux autres, et ceci parce que cela, ne sont pas définis une fois pour toute mais sont des notions générales instables qu'elles utilisent pour penser un phénomène selon une perspective qui leur est propre et qui est amenée à évoluer en fonction de la conscience de la complexité des phénomènes observés. Et lorsqu'une science humaine spécifique forge directement ses propres concepts, elle le fait selon la base d'une observation répétée en intégrant la possibilité d'évolution du sens.

Enfin, les sciences humaines doivent assumer un certain rapport aux valeurs tout en le raisonnant pour ne pas se transformer en idéologies, ce qui implique de réfléchir aux implications potentiellement normatives ou critiques des concepts forgés. Elles sont conscientes d'une part que leurs cadres théoriques sont le résultat d'opération de construction qui impliquent des choix dans les objets observés et la manière de les interroger, eux-mêmes indexés à des valeurs : ainsi doivent-elles réfléchir à la perspective singulière que leurs cadres théoriques offrent sur la réalité humaine et à ce qui l'oriente, afin de la soumettre à la discussion et de pouvoir vérifier les résultats scientifiques ainsi obtenus. Alors que les concepts philosophiques se donnent comme des réalités ontologiques à découvrir et à connaître, les cadres théoriques en sciences humaines se présentent comme des constructions provisoires en lien avec des préférences dont il s'agit de devenir conscient pour prendre la mesure de leurs implications sur le cours de la recherche. Entre une impossible distanciation et un engagement aveugle, le chercheur en sciences humaines doit objectiver sa propre position (Elias, 1993, [1939]).

De la nature même et de la fonction des cadres théoriques spécifiques aux sciences humaines, que l'on peut définir comme des constructions intellectuelles offrant un cadre de compréhension toujours fragmentaire et susceptible de révision des phénomènes humains, en relation avec différentes valeurs, se dégage un ensemble de problèmes épistémologiques immanents à ce champ. Il ne peut pas réduire la diversité de la réalité humaine à des lois générales mais doit rendre compte de situations particulières à partir de concepts et de scénarios causaux qui n'ont pas valeur de loi universelle mais de cadres de

compréhension provisoire, liés à des engagements personnels et théoriques que le chercheur doit réfléchir. De ce constat général, trois implications peuvent être dégagées :

En premier lieu, les sciences humaines doivent trouver le bon rapport entre le particulier et le général (rapport qui se déclinera non seulement différemment selon les sous-disciplines - ainsi l'histoire sera-t-elle moins généraliste que l'anthropologie - , mais aussi selon les orientations qui traversent chacune : l'enquête ethnographique préférera les cadres à faible portée plutôt que les catégories massives employées par la sociologie macrosociale. En deuxième lieu, elles doivent assumer un va-et-vient constant entre théorie et empirie, entre cadres conceptuels et phénomènes sensibles, en intégrant l'incomplétude du cadre conceptuel proposé et le débordement toujours possible du réel par rapport au cadre qui prétend le circonscrire. Enfin, elles doivent prendre conscience que les concepts ne sont pas neutres ou plus exactement qu'ils produisent des résultats qui ne sont pas seulement descriptifs, à l'instar du concept d'individu de Georg Simmel (2004, [1917], p. 201 *sq.*), de genre de Judith Butler (2006, [1990]), ou encore de résilience de Boris Cyrulnik (1999), pour donner des exemples relevant d'époques et de disciplines différentes. En effet, ils s'articulent avec d'autres pour former une théorie compréhensive qui offre un point de vue sur un ensemble de phénomènes. Or si la théorie ne doit pas se contenter de refléter les préférences subjectives de celui qui l'élabore en leur donnant une tournure scientifique, si le chercheur doit toujours objectiver son propre rapport à l'objet, il va sans dire que la perspective produit des valeurs en éclairant un ensemble de phénomènes et en permettant de prendre position à leur égard.

II/ Des sciences humaines et sociales en général à l'urbanisme en particulier : quelle spécificité disciplinaire pour ses cadres théoriques ?

Si la relative jeunesse de l'urbanisme comme discipline permet en partie de rendre compte d'un certain flou épistémologique, il convient de comprendre, de manière plus profonde, que les difficultés qu'il peut rencontrer sont en réalité partagées avec les autres sciences humaines et se voient seulement exacerbées par son statut disciplinaire hybride, déployant un corpus de connaissances orientées vers une finalité bien précise, en raison de son versant opérationnel : l'organisation des activités humaines dans l'espace. L'urbanisme ne peut se structurer de manière cohérente et consistante comme discipline que s'il produit des cadres théoriques et donc des savoirs qui peuvent guider cette organisation en réfléchissant à cette ambiguïté. En effet, il ne s'agit pas seulement pour lui de produire du savoir sur l'aménagement (d'autres disciplines le font déjà : la sociologie de la ville, les sciences politiques, la géographie, etc.) mais également du savoir pour l'aménagement en assumant

cette instrumentalisation et donc le fait que la recherche soit tournée vers l'action. Sa tâche n'est pas seulement de rendre compte de la manière donc la ville est aménagée mais aussi de montrer de manière implicite ou explicite comment on doit la faire, en évaluant les effets des différents processus appréhendés. Autrement dit, il ne s'agit pas pour lui d'interpréter l'aménagement du monde urbain au sens large seulement pour le comprendre voire pour le critiquer, mais aussi pour le transformer, ce qui implique que le chercheur réfléchisse son positionnement et sa responsabilité et affronte de la sorte sa différence avec les autres disciplines s'intéressant à l'espace au sens large, en prenant en charge son inévitable engagement. Comment l'urbanisme peut-il surmonter ces difficultés épistémologiques? En déployant trois manières possibles de se rapporter aux cadres théoriques.

2. 1. Le braconnage interdisciplinaire

La première serait celle du braconnage interdisciplinaire que les autres sciences humaines et sociales pratiquent également. En effet, comme nous l'avons vu, les unifie moins l'existence d'un objet ou d'une méthode spécifique que leur usage de concepts communs, infléchis selon des perspectives disciplinaires spécifiques. Autrement dit, la spécificité des sciences humaines comme *épistémès* consistantes consiste à être un ensemble de disciplines ouvertes les unes aux autres, s'empruntant des concepts mais en les retravaillant selon la perspective qui leur est propre.

Or l'urbanisme et l'aménagement peuvent s'agréger dans ce réseau interdisciplinaire et y participer de plein droit en réfléchissant aux spécificités de la traduction dans leur champ. L'appropriation qu'ils peuvent faire de concepts relevant de disciplines voisines en passe notamment par une attention très fine à la manière dont ils s'incarnent dans le sensible, et même plus exactement à une attention très fine aux dispositifs qui les spatialisent et permettent de détailler leurs différentes dimensions et donc de construire des concepts de second ordre. Une des difficultés qui distingue les sciences humaines de la philosophie, comme nous l'avons vu, est l'impossibilité dans laquelle elles se trouvent, de se situer à un trop haut niveau de généralité et d'abstraction : les cadres théoriques n'ont pas pour fonction de dégager l'essence des phénomènes mais de rendre compte de la diversité et de la complexité de ce qui est observé, ce qui implique de retravailler sans cesse ces idéaux-types pour ne pas perdre de vue l'instabilité des phénomènes. Or ce rapport entre particulier et général se pose de manière encore plus aigüe dans le champ de l'urbanisme dans la mesure où l'aménagement spatial n'a de sens que dans un contexte particulier, ce qui implique de construire des concepts situés.

Ainsi l'appropriation et la traduction que peut opérer l'urbanisme du concept philosophique foucauldien de biopouvoir sont-elles en ce sens exemplaires et riches d'enseignement. Notion thématifiée par Foucault dans *La volonté de savoir* (1976) et *Il faut défendre la société* (1997 [1976]) avant de lui consacrer un cours entier au collège de France sous le nom *Naissance de la biopolitique* (2004b [1978-1979]) afin de décrire les nouvelles modalités du pouvoir s'exerçant à partir du XVII^e siècle sur le corps des individus pour les discipliner et le corps des populations pour les réguler — pouvoir productif dans les deux cas et non répressif dans la mesure où il transforme les entités sur lesquelles il s'exerce —, elle a été reprise aussi bien par des géographes (Crampton et Elden, 2007), que par des sociologues (Granjon, 2005). Si ses implications sur l'urbanisme sont évidentes dans la mesure où Foucault décrit dans la première leçon de *Sécurité, territoire, population*, la manière dont le pouvoir disciplinaire et le pouvoir sécuritaire rencontrent la question de l'aménagement de la ville et peuvent se déployer à travers différents dispositifs spatiaux (Foucault, 2004a [1977-1978]), p. 13 *sq.*), l'urbanisme comme discipline ne peut se contenter d'importer le concept en tant que tel sans l'acclimater à ses méthodes et à ses objets, faute de quoi il se contentera de répéter Foucault ou de réduire ses propres analyses à de simples illustrations de la théorie philosophique, uniquement destinées à lui donner un visage plus concret.

En raison de l'articulation qui lui est consubstantielle entre théorie et pratique, l'urbanisme comme discipline doit s'interroger sur les dispositifs spatiaux qui permettent à ce biopouvoir de s'exercer en faisant une analyse quasi absente du propos de Foucault des prises matérielles, des aménagements physiques qui disciplinent les individus et sécurisent la population, afin de pouvoir réfléchir aux enjeux politiques et éthiques de l'aménagement urbain et faire apparaître non pas tant les effets du biopouvoir, ce que la philosophie fait fort bien, que les modalités concrètes par lesquelles il se déploie, ce que la philosophie a bien du mal à analyser dans la mesure où elle ne dispose pas de méthodes pertinentes pour les faire apparaître.

À cette fin et à partir de sa capacité à articuler la lecture de l'espace à la possibilité de projeter son aménagement, il se doit de forger des concepts de second ordre pour traduire le concept de biopouvoir dans sa langue, c'est-à-dire en faire un cadre théorique efficace pour comprendre la logique d'aménagements spatiaux situés, évaluer leurs effets et penser la manière de les transformer ou de les réactualiser dans d'autres contextes. Ainsi cette appropriation passera-t-elle par l'élaboration de sous-concepts permettant de dresser une typologie des supports spatiaux du biopouvoir : dispositifs de visibilité permanente, canalisation insidieuse, aseptisation hygiénique, etc. (Bonicco-Donato, 2016).

2. 2. *La dérivation constructive*

Le braconnage disciplinaire en appelle ainsi à une seconde modalité par laquelle l'urbanisme peut aborder la question des cadres théorique : celle de la dérivation constructive marquant sa spécificité disciplinaire. Dans cette perspective, il se doit d'assumer son statut relativement jeune pour considérer qu'il peut se nourrir des disciplines ayant travaillé de près ou de loin sur l'aménagement de l'espace, afin de créer à partir des cadres théoriques de ces dernières ses propres outils qui peuvent l'aider à concevoir au sens fort cet aménagement. La notion de projet urbain nous semble exemplaire de cette démarche¹ : en effet, elle capture la singularité disciplinaire de l'urbanisme d'une part en articulant la question de la conception à celle de la réalisation, d'autre part en se situant à l'échelle pertinente pour lui et enfin en offrant la possibilité d'évaluer différentes réalisations concrètes. Elle s'inscrit dans la filiation de la notion de projet architectural qui s'élabore en rompant avec la conception de l'architecture proposée par Vitruve comme art de bâtir, critiquée dès 1780 par Etienne-Louis Boullée dans son *Architecture. Essai sur l'art* (1968 [1780]) pour mettre l'accent sur son caractère de production intellectuelle anticipant son éventuelle réalisation, mais en se situant à une échelle plus vaste, celle du territoire, et en constituant un outil critique pour mettre au jour les difficultés de l'urbanisme planifié des années soixante et proposer d'autres manières de concevoir afin d'y remédier (Roncayolo, 1996, p. 59 sq.).

2. 3. *La recherche clinique*

Enfin la dimension opérationnelle de l'urbanisme qui marque sa spécificité au sein des sciences humaines doit conduire à envisager la recherche clinique comme manière d'élaborer ses cadres théoriques. Ce type de recherche mené dans les centres hospitaliers universitaires associe des chercheurs aux praticiens afin de favoriser la réflexivité sur les activités menées pour élaborer des connaissances nouvelles. Dans ce modèle, l'activité médicale n'est pas seulement la mise en œuvre de connaissances fondamentales mais contribue à les enrichir et à les déplacer par un effet itératif. Ainsi François Ascher en appelle-t-il à la création de centres spécifiques pour favoriser le lien entre les deux versants de la discipline urbanistique : « Des centres urbanistiques universitaires (CUU) pourraient alors traiter des problèmes urbanistiques complexes, un peu comme ce qui s'est passé avec certaines équipes du concours sur le Grand Paris, mais en travaillant sur la durée. Certains

¹ Voir à ce sujet, Devillers, 1994.

gros instituts d'urbanisme pourraient devenir des CUU et assurer ainsi simultanément la formation de jeunes urbanistes, mais aussi traiter des problèmes trop lourds et trop complexes pour une équipe classique d'urbanistes privés ou publics » (2009, p. 27).

L'urbanisme doit affronter les difficultés épistémologiques qu'il rencontre en assumant la place spécifique qu'il occupe dans le champ des sciences humaines. Sans auto-dénigrement, ni complexe d'infériorité par rapport aux autres sous-disciplines composant ce dernier, il doit prendre conscience que l'emprunt de certains cadres théoriques à d'autres *épistémés* et les implications normatives qu'il véhicule ne lui sont pas propres mais communs avec les autres sciences humaines. Ces difficultés se posent seulement pour lui avec une acuité plus grande en raison du versant opérationnel qui s'articule à sa dimension théorique : connaissance pour l'action, l'urbanisme se doit de faire feu de tout bois afin d'améliorer le cadre de vie des gens et ne pas reproduire les erreurs du passé. Mais si la différence avec les autres sciences humaines n'est pas de nature mais seulement de degré, l'urbanisme dont la constitution en discipline autonome est relativement récente, a tout intérêt à retenir deux grandes leçons de ce que l'on nomme l'épistémologie générale de cet ensemble de théories. En premier lieu, il se doit d'assumer son inévitable ouverture aux autres disciplines, constitutive de toutes les sciences humaines dont l'unité comme champ consiste dans des emprunts conceptuels, mais ceci afin de mieux spécifier sa singularité. Le braconnage interdisciplinaire doit aller de paire avec une traduction spatialisante des concepts ainsi empruntés, grâce à des méthodes de lecture de la ville et du territoire tournés vers la projection, afin d'élaborer des concepts propres. Il prend ainsi la forme d'une spatialisation contextualisée impliquant à la fois une pluralisation des cadres théoriques, attentive aux situations, et une puissance opérationnelle pour informer des projets concrets. En deuxième lieu, il doit également assumer sa perspective axiologique, commune également aux autres sciences humaines dans la mesure où le chercheur a toujours rapport à des valeurs dans la constitution de ses objets et où les connaissances produites permettent d'évaluer le réel, non seulement en objectivant sa position par sa réflexivité, mais aussi de manière plus spécifique en objectivant le processus itératif entre la connaissance sur l'aménagement et les réalisations concrètes. Les deux se nourrissent mutuellement. Loin d'être le signe d'un manque de robustesse, l'incomplétude théorique de l'urbanisme doit, bien au contraire, être ressaisie depuis l'intérieur même des sciences humaines afin d'être pleinement appréciée d'une part comme gage de fécondité épistémologique l'obligeant à importer, traduire et faire évoluer ses

cadres théoriques et d'autre part comme exigence à réfléchir les implications pratiques du cours de sa recherche en rendant visibles et discutables leurs effets.

Bibliographie :

ARISTOTE, 1995, *La politique*, Paris, Vrin.

ARISTOTE, 2000, *Métaphysique*, Paris, Vrin.

ASCHER François, 2009, « Manifeste pour la recherche urbaine », in *Organiser la ville hypermoderne*, Marielle Masboungi (dir.), p. 26-27.

BONICCO-DONATO Céline, 2016, « De l'aménagement des milieux à la technologie ambiante du pouvoir », in *Ambiances demain*, Rémi Nicolas et Tixier Nicolas (dir.), University of Thessaly, vol. 2, p. 593 – 598.

BOULLEE Etienne-Louis, 1968 (1780), *Architecture. Essai sur l'art*, Paris, Hermann.

BUTLER Judith, 2006 (1990), *Trouble dans le genre*, Paris, La découverte.

CERDA Ildefonso, 1979 (1867), *La Théorie générale de l'urbanisation*, Paris, Seuil.

CHOAY Françoise, 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil.

CRAMPTON Jeremy W. et ELDEN Stuart (dir.), 2007, *Space, Knowledge and Power. Foucault and Geography*, New York, Routledge.

CYRULNIK Boris, 1999, *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.

DEVILLERS Christian, 1994, *Le projet urbain*, Paris, Pavillon de l'Arsenal.

ELIAS Norbert, 1993 (1939), *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard.

FOUCAULT Michel, 1976, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

—, 1997 (1976), *Il faut défendre la société*, Paris, Gallimard/Seuil.

—, 2004a (1977-1978), *Sécurité, territoire, population*, Paris, Gallimard/Seuil.

—, 2004b (1978-1979), *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard/Seuil.

GILSON Etienne, 1947, *La philosophie au Moyen –Âge*, Paris, Payot.

GRANJON Marie-Christine (dir.), 2005, *Penser avec Foucault. Théorie critique et pratiques politiques*, Paris, Karthala.

HULAK Florence et GIRARD Charles, 2011, *Philosophie des sciences humaines*, Paris, Vrin.

KANT Emmanuel, 2006 (1781), *Critique de la raison pure*, Paris, Garnier-Flammarion.

PINSON Daniel, 2004, « L'urbanisme : une discipline indisciplinée ? », *Futures*, 36-4, p. 503-513.

PLATON, 1966, *La République*, Paris, Garnier-Flammarion.

—, 1969, *Timée*, Paris, Garnier-Flammarion.

POPPER Karl, 1973 (1934), *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.

RONCAYOLO Marcel, 1996, « Conceptions, structures matérielles, pratiques. Réflexions autour du "projet urbain" », *Enquête*, 4, p. 59-68.

SIMMEL Georg, 2004 (1917), « L'individualisme moderne », in *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot.

WEBER Max, 1968 (1903-1906), « Roscher und Knies und die logischen Probleme der historischen Nationalökonomie », *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, Mohr, p. 1-145.

—, 1965a (1904), « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », in *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, p. 117-213.

—, 1965b (1917), « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », in *Essais sur la théorie de la science, op. cit.*, p. 399-417.